

feré leurs compatriotes aux étrangers, prenant cependant, pour maxime, de n'obéir que le moins qu'ils pourraient ; mais que le Canada vienne à être conquis, et que les Canadiens et ses colons ne fassent plus qu'un seul peuple, et le premier occasion, où l'ancienne Angleterre semblerait toucher à leurs intérêts, croyez-vous, mon cher cousin, que ces colons obéiraient ? Et qu'auraient-ils à craindre en se révoltant ? L'ancienne Angleterre aurait-elle une armée de cent ou de deux cens mille hommes à leur opposer dans cette distance ? Il est vrai qu'elle est pourvue de vaisseaux, que les villes de l'Amérique septentrionale, qui sont d'ailleurs en très petit nombre, sont toutes ouvertes, sans fortifications, sans citadelles, et que quelques vaisseaux de guerre dans le port suffiraient pour les maintenir dans le devoir ; mais l'intérieur du pays qui forme un objet d'une bien plus grande importance qui irait le conquérir à travers les rochers, les lacs, les rivières, les bois, les montagnes, qui le coupent partout et où une poignée d'hommes connaissant le terrain, suffirait pour détruire de grandes armées ? D'ailleurs si ces colons venaient à gagner les sauvages et à les ranger de leur côté, les anglais avec toute leurs flottes seraient maîtres de la mer ; mais je ne sais s'ils en viendraient jamais à débarquer. Ajoutez que dans le cas d'une révolte générale de la part de ces colonies, toutes les puissances de l'Europe, ennemis secrets et jalouses de la puissance de l'Angleterre, leur aideront d'abord sous main et avec le temps, ouvertement, à secouer le joug.

Je ne puis cependant pas dissimuler que l'ancienne Angleterre, avec un peu de bonne politique, pourrait toujours se réserver dans les mains une ressource toujours prête pour mettre à la raison ses anciennes colonies. Le Canada, considéré dans lui-même, dans ses richesses, dans ses forces, dans le nombre de ses habitants, n'est rien en comparaison du conglobat des colonies anglaises ; mais la valeur, l'industrie, la fidélité de ses habitants, y supplée si bien, que depuis plus d'un siècle ils se battent avec avantage contre toutes ses colonies :

dix canadiens sont suffisant contre cent colons anglais. L'expérience journalière prouve ce fait. Si l'ancienne Angleterre après avoir conquis le Canada savait se l'attacher par la politique et les bienfaits, et se le conserver à elle seule, si elle le laissait à sa religion, à ses loix, à son langage, à ses coutumes, à son ancien gouvernement, le Canada, divisé dans tous ces points d'avec les autres colonies, formeroit toujours un pays isolé, qui n'entrerait jamais dans leurs intérêts, ni dans leurs vues, ne fut-ce que par leur principe de religion ; mais ce n'est pas là la politique Britannique. Les anglais font-ils une conquête, il faut qu'ils changent la constitution du pays ; ils y portent leurs loix, leurs coutumes, leurs façons de penser, leur religion même, qu'ils font adopter sous peine, au moins, de privation des charges ; c'est-à-dire, de la privation de la qualité de citoyen. Persécution plus sensible que celle des tourments, parcequ'elle attaque l'orgueil et l'ambition des hommes, et que les tourments n'attaquent que la vie, que l'orgueil et l'ambition font souvent mépriser. En un mot êtes-vous vaincu, conquis par les anglais, — Il faut devenir anglais ! Mais les anglais ne devraient-ils pas comprendre, que les têtes des hommes ne sont pas toutes des têtes anglaises, et surtout d'esprit ? Ne devraient-ils pas sentir, que les loix doivent être relatives aux climats, aux mœurs des peuples, et se varier, pour être sage, avec la diversité des circonstances. Chaque pays a ses arbres, ses fruits, ses richesses particulières : vouloir n'y transporter que les arbres, les fruits d'Angleterre, serait une ridicule impardonnable. Il est de même des loix, qui doivent s'adapter aux climats ; parce que les hommes eux-mêmes tiennent beaucoup des climats.

Mais c'est là une politique que les anglais n'entendent pas, ou plutôt ils l'entendent bien, car ils ont la réputation d'être un peuple plus pensant que les autres : mais ils ne peuvent pas adopter un tel système par le système manqué et défectueux de leurs constitutions. Sur ce pied le Canada, pris une fois par les anglais, peu d'années suffiraient pour le faire devenir anglais.

Voilà les Canadiens transformés en politiques, en négocians, en homme infatués d'une prétendue liberté, qui chez la population, en Angleterre, tient souvent de la licence, et de l'anarchie. Adieu, donc, leur valeur, leur simplicité, leur générosité, leur respect pour tout ce qui est revêtu de l'autorité, leur frugalité, leur obéissance et leur fidélité : c'est-à-dire, ne feraient bientôt plus rien pour l'ancienne Angleterre, et qu'ils feraient peut-être contre elle. Je suis si sûr de ce que j'écris, que je ne donnerai pas dix ans après la conquête du Canada pour en voir l'accomplissement.

Voilà ce qui, comme français, me console aujourd'hui du danger imminent que court ma patrie, de voir cette colonie perdue pour elle ; mais, comme général, je n'en ferai pas moins tous mes efforts pour le conserver. Le Roi, mon maître, me l'ordonne : il suffit. Vous savez que nous sommes d'un sang qui fut toujours fidèle à ses Rois ; et ce n'est pas à moi à dégénérer de la vertu de mes ancêtres. Je vous mande ces réflexions, afin que si le sort des armes en Europe nous obligeait jamais à plier et à subir à la loi, vous puissiez en faire l'usage, que votre patriotisme vous inspirera.

J'ai l'honneur d'être,
Mon cher cousin,
Votre très humble, etc.

Du camp devant Québec, 24 août
1759.

MONTCALM.

III

Voici la traduction de la lettre que M. Parkman adressait au marquis de Montcalm :

Boston. 10 sept. 1869.

Monsieur le Marquis,

Quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer à Paris, je vous fis part d'un livre imprimé à Londres pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique (1775) et contenant trois lettres de votre illustre ancêtre.

Dans une de ces lettres, il prédit que la révolte des provinces britanniques de l'Amérique suivra la chute du Canada. Il se trouve deux copies de cette lettre parmi les papiers que vous fîtes assez bon de me soumettre. L'une est écrite d'une manière fort lisible, mais par une main différente de celle qui traça les